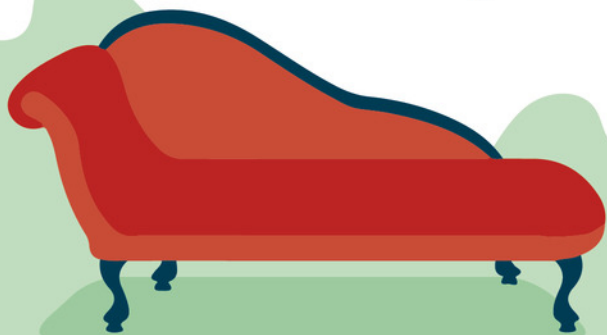


SOPHIE
JOMAIN

MAXIME
GILLIO



THÉRAPIE DU CRIME

Pygmalion 



Castle en jupons.

THÉRAPIE DU CRIME

Alice Rivière est une psychologue peu conventionnelle. L'incongruité, c'est son truc. Elle ne fait rien comme personne et c'est même la raison pour laquelle on vient la voir. D'ailleurs, si elle pouvait parler de ce qu'on lui confie lors de ces séances, elle aurait des centaines d'histoires à raconter. Mais la discrétion est une règle d'or. Une règle fortement ébranlée par la réapparition du commandant Xavier Capelle qui vient lui soutirer des informations sur un de ses patients. Encore faudrait-il qu'elle accepte de l'aider et qu'elle lui pardonne l'humiliation subie seize ans plus tôt. Et pour ça, il peut toujours courir...

Lorsque **SOPHIE JOMAIN** – auteur de romans contemporains et fantastiques à succès – s'associe à **MAXIME GILLIO** – auteur de polars savoureux –, étincelles garanties ! Un résultat hors norme à découvrir sans plus tarder.

Thérapie du crime

DES MÊMES AUTEURS

Felicity Atcock & Orcus Morrigan – Les Anges ont la mort aux trousses, Rebelle éditions, 2016.

De Sophie Jomain

Fais-moi taire si tu peux!, HarperCollins, 2018.

D'un commun accord, éditions J'ai lu, 2015.

Pamphlet contre un vampire, Rebelle éditions, 2012, nouvelle édition, 2015, L'Atelier Mosésu, 2017.

Cherche jeune femme avisée, éditions J'ai lu, 2014.

Série *Les Étoiles de Noss Head*, tomes 1 à 5 (2010-2016), Rebelle éditions et éditions J'ai lu.

Série *Felicity Atcock*, tomes 1 à 6 (2011-2017), Rebelle éditions et éditions J'ai lu.

De Maxime Gillio

Ma fille voulait mettre son doigt dans le nez des autres, Pygmalion, 2017.

Rouge armé, Ombres noires, 2016.

Manhattan Carnage, L'Atelier Mosésu, 2014.

Anvers et Damnation, L'Atelier Mosésu, 2013.

Batignolles Rhapsody, Krakoen, 2012.

La Fracture de Coxyde, Ravet-Anceau, 2011, L'Atelier Mosésu, 2017.

Les Disparus de l'A16, Ravet-Anceau, 2009, éditions J'ai lu, 2016.

San Antonio: Boucq et Dard, avec François Boucq, Philippe Brulois et Laurent Turpin, Sangam, 2009.

Série *Inspecteur Dacié*, 4 romans (2007-2012), Ravet-Anceau et Sirius.

Sophie Jomain & Maxime Gillio

Thérapie du crime

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur
Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2018.

ISBN : 978-2-7564-1830-8

ALICE RIVIÈRE
PSYCHOLOGUE CLINICIENNE –
PSYCHOTHÉRAPEUTE – SEXOLOGUE
CONSULTATIONS INDIVIDUELLES OU EN COUPLE
SUR RENDEZ-VOUS

Cette plaque est vissée depuis huit ans sur la porte de mon cabinet. Sexologue... Personne n'imagine tout ce à quoi et à qui j'ai accès avec un titre pareil. Les âmes en dérive, les accrocs aux films porno, les nymphomanes, les impuissants, les frigides, les couples en perdition, les célibataires endurcis, les coincés, les toujours vierges à quarante ans, les cougars, les hommes pumas... Et je ne compte pas ceux et celles qui sont persuadés de payer pour des travaux pratiques dispensés par mes soins. Oui, j'ai droit à tous les cas de figure, mais comme je suis installée dans le quartier le plus prisé de Lille, les patients qui me font vivre s'habillent en Gucci et possèdent un porte-monnaie m'aidant à supporter leurs excentricités.

Bref, écouter les gens me parler de leurs problèmes sexuels constitue 80 % de mon métier. Ma mère en est toujours à se demander comment j'ai pu aligner autant

d'années d'études pour en arriver là. Je n'ai aucune réponse à lui donner à part que mon job me plaît, et que si je n'étais pas devenue médecin, c'était pour éviter de mourir d'ennui dans le cabinet de campagne que mon père voulait me léguer. Elle dira ce qu'elle voudra, mais il est à la retraite depuis cinq ans et il n'a jamais été aussi heureux.

Il est 9 heures lorsque je passe la porte. Mei-Lin, mon assistante, est déjà là depuis au moins une heure. Elle aime que tout soit prêt et impeccable lorsque j'arrive, particulièrement le lundi où elle s'assure que la femme de ménage n'a rien dérangé. C'est une perle, et par chance pour moi, elle ne sera à la retraite que dans vingt ans.

— Bonjour, Alice, me salue-t-elle en sortant de la kitchenette.

Elle porte un plateau sur lequel une théière fumante et un bol en grès m'attendent. J'assiste à cette scène tous les matins, invariablement. Dans un rituel bien ficelé, Mei-Lin va le déposer sur mon bureau, insister pour me servir, et attendra que je porte la tasse à mes lèvres pour disparaître. Il n'y a rien de plus important que le service du thé pour Mei-Lin.

— Je le dépose sur votre bureau.

Je souris.

— Bonjour, Mei-Lin, et merci.

Elle passe devant, un sourire de satisfaction sur les lèvres.

Hormis son délicieux Oolong, il y a autre chose que j'apprécie tout particulièrement chez mon assistante : sa taille. Je ne mesure pas plus d'un mètre soixante, alors quand je suis à côté d'elle, j'ai l'impression d'être immense. Impression accentuée par les talons aiguilles que je porte chaque jour pour venir travailler. C'est le seul moyen que

j'ai trouvé pour qu'on oublie de me qualifier de rase-moquette.

Je lui emboîte le pas et admire ses longs cheveux noir de jais remontés en un chignon désordonné.

— Cette coiffure vous va à ravir.

Elle rougit, puis me tend le courrier qu'elle a réceptionné en arrivant. J'y jette un œil rapide : des factures, encore des factures ! Je soupire et vais m'installer à mon bureau où je les dépiauterai.

Je fais tourner mon fauteuil et fais face à la bibliothèque *vintage* sur laquelle j'expose à peine une vingtaine de livres et quelques statuette ethniques. Elles ont chacune une signification trouvant tout leur sens ici. La sérénité, la vie, la bienveillance. Comme Mei-Lin pense que boire du thé avant de travailler est nécessaire pour se laver l'esprit, moi, tous les matins, je caresse mes statuette des yeux. Elles me rappellent pourquoi je fais ce métier et ce vers quoi je veux toujours tendre.

Vingt minutes plus tard, je me suis occupée des documents les plus urgents, j'ai avalé mon thé, baissé les stores vénitiens juste ce qu'il faut, et me tiens prête à recevoir mon premier patient. Lequel mon assistante ne tarde pas à annoncer.

Elle frappe à la porte, attend mon accord et passe la tête dans l'embrasure.

— M. Welds est en salle d'attente.

— Merci, Mei-Lin, je lui ouvre dans une minute.

M. Welds, connu ici sous le nom de M. Oh-Oui-Fais-Moi-Mal, est responsable financier d'une grosse multinationale. Je le suis depuis environ douze mois. C'est un patient tel que tout sexologue digne de ce nom en reçoit au

moins une fois dans sa carrière : fétichiste et soumis. Ce qu'il affectionne, ce sont les talons aiguilles, mais ce qu'il aime encore plus, c'est qu'on lui fasse mal *avec* des talons aiguilles. Je me souviens très bien de notre première entrevue. Il ne m'a pas regardée une seule fois dans les yeux, et faisait une fixation sur mes chaussures – je le soupçonne même de m'avoir choisie parce que je porte des stiletto. Quant à sa femme, c'est un superbe spécimen d'autorité, je l'ai reçue à plusieurs reprises. Lui et son époux pourraient vivre un bonheur sexuel et conjugal intense, mais ce n'est pas le cas. Madame se plaint que son mari ne soit pas assez soumis, aussi monsieur prolonge les séances de thérapie, en solitaire, pour apprendre à l'être davantage. Au programme de la session d'aujourd'hui, partie de Twister ! Un pied sur la pastille jaune, un genou sur la bleue, le front sur la rouge... rien ne vaut les travaux pratiques. Si le corps de monsieur sait se plier, son esprit finira aussi par y arriver !

J'appuie quelques secondes sur mes tempes, évacue toute pensée risquant de me parasiter, et vais ouvrir la porte pour l'accueillir.

— Bonjour, monsieur Welds. Entrez, je vous en prie.

M. Oh-Oui-Fais-Moi-Mal s'en va une heure plus tard, ravi, tandis que mon second patient sera là dans trente minutes. C'est parce que j'ai besoin de ce laps de temps pour faire le vide et recharger les batteries que j'ai à cœur de ne jamais être en retard. Il ne faut pas sous-estimer l'impact que les séances de psychothérapie ont sur les praticiens. Veiller à son propre mental est essentiel dans nos métiers. Je devrais donc consacrer ces précieuses minutes à boire un second thé et à me détendre dans mon canapé, mais l'accro à l'hyperconnexion que je suis prend son iPhone pour consulter ses mails. Je découvre un SMS de mon fils, Hugo.

Les cours finissent plus tôt cet après-midi. La prof de français est absente. Je peux aller faire mes devoirs chez Nico ?

C'est vraiment parce qu'il n'a pas fait une seule faute que je ne lui réponds pas qu'il faudrait éviter de me prendre pour un lapin de trois semaines. Je sais très bien que Nicolas et lui vont plutôt en profiter pour se caler devant une partie de FIFA.

Ses parents seront là ?

Juste son père.

Par automatisme, je consulte ma montre et réponds.

OK. Ton cours était prévu à 15 heures. Tu rentres à la maison comme d'habitude pour 17 h 30. Et tes devoirs ont intérêt à être faits !

Merci 'man, t'es la meilleure !

Je souris en rangeant mon téléphone dans le tiroir du bureau.

Hugo est un chouette gamin. Il va sur ses treize ans et ne m'a jamais posé aucun problème, pas plus qu'à Arnaud, son père. Bien des enfants de parents séparés essaient de ramener la couverture à eux, c'est assez logique, mais pas Hugo. Il ne tente rien pour tirer profit de la situation. De mon point de vue, s'il est si facile, c'est parce qu'il n'a pas vécu notre séparation ; Arnaud et moi n'avons pas eu l'occasion d'habiter ensemble. Nous n'avons même jamais prévu d'avoir une relation sérieuse. Je redoute d'ailleurs le moment où Hugo voudra en savoir plus sur son père et moi, et où il faudra lui répondre qu'Arnaud était un coup d'un soir, le résultat d'une soirée de fin d'année un peu

trop arrosée. On a tous nos petits secrets inavouables. Celui-ci en fait partie.

À 11 heures, j'accueille le touchant M. Oh-Non-Ne-Me-Fais-Pas-Mal. C'est un médecin méprisé et maltraité par sa femme. À en croire ses confidences, madame aurait bien besoin d'une thérapie, on frise un niveau élevé de perversion narcissique. Mais c'est lui qui me consulte depuis quelques semaines, et dans le plus grand secret. Il souhaite améliorer sa relation avec son épouse, retrouver leur bonheur d'antan, celui où elle ne prenait pas un malin plaisir à le rabaisser et où leur amour sautait au visage de tous.

Au programme du jour, apprendre à ouvrir seul des menottes. Mon patient ne m'a jamais confié que sa femme l'attachait, mais pour toute la symbolique que ça représente, l'entraînement est intéressant.

À midi, Mei-Lin vient dans mon bureau et m'annonce l'arrivée du dernier patient de la matinée, M. J'aime-Me-Faire-Arroser, thanatopracteur. C'est un patient tout à fait particulier. Il passe deux fois par semaine avec, dans le cœur, le désir de façonner une femme et d'en faire une fontaine. En d'autres termes, une dame aux sécrétions aussi abondantes que jaillissantes. Quand on sait que seules 6 à 30 % des femmes en sont capables, ce n'est pas gagné. Dieu soit loué, mon patient ne vient pas ici pour la trouver, mais parce que sa fixation devient très envahissante.

Alors, le concernant, j'utilise une méthode certes peu orthodoxe, mais très efficace. Pendant nos séances, je m'équipe d'un pistolet à eau, et tandis qu'il me parle de son désir profond, je lui envoie quelques petites giclées de temps à autre. Ainsi, à la fin de chaque consultation, il est capable de dire si oui ou non il a aimé être arrosé, évaluer la pertinence de son fantasme, et parvenir à en être moins dépendant.

— Je vous préviens, M. Herbé n'est pas à prendre avec des pincettes, m'informe Mei-Lin en grimaçant.

J'ouvre le tiroir de mon bureau, vérifie que le pistolet à eau est bien rempli, le pose devant moi, et souris à mon assistante.

— Ne vous inquiétez pas, quand il ressortira d'ici, il sera doux comme un agneau.

M. Herbé s'en va à 13 heures, trempé comme une soupe, les lunettes de travers, mais la mine plus détendue. Mission accomplie.

Je pense que la matinée est terminée, mais une patiente passe ma porte au dernier moment et me supplie de la recevoir. Impossible de refuser. Il s'agit de Mme J'ai-Un-Hérisson-Dans-Le-Porte-Monnaie. Exercice du jour : parvenir à lui faire payer la séance.

Telle est ma vie de psychothérapeute de choc. Jamais un temps mort. Toujours quelqu'un à voir, quelque chose à faire, trouver de nouvelles astuces pour aider mes patients, lutter contre la colère des uns, adoucir la résistance des autres, faire rire, pleurer. Rester professionnelle, même lorsque je me mets dans les situations les plus farfelues.

J'ai conscience d'avoir des procédés quelque peu originaux, mais je sais aussi que je suis une excellente thérapeute, mon agenda ne me démentira pas, ma réputation me précède. Je fais ce qu'on appelle de la psychologie différenciée, et n'ai jamais su entrer dans le moule traditionnel de mes pairs. Nul doute que leur formation m'a été indispensable, les bases, incontournables, toutefois, je ne ferai jamais partie de cette catégorie de psychologues acharnés de la vague freudienne. Les pensées uniques m'ont toujours hérissé le poil, et à trente-cinq ans, ce n'est pas près de s'arranger.

Mon portable sonne à 14 h 15. Je blanchis en voyant s'afficher le numéro de mon amie Fleur. J'ai complètement oublié notre déjeuner. Je décroche en serrant les dents.

— Ne crie pas, surtout, ne crie pas...

— N'aie crainte, je n'ai pas l'intention de me faire remarquer en plein restaurant. Qu'est-ce que tu fabriques, Alice? Tu devrais être là depuis trois quarts d'heure!

— Je suis désolée, j'ai été retenue par un rendez-vous de dernière minute.

Un profond soupir blasé me répond.

— Je ne sais pas comment tu te débrouilles. Jamais une minute de retard avec tes patients, mais quand il s'agit des autres...

Je respire un grand coup. Elle a raison. Dans ma vie privée, j'ai beau faire, je n'arrive nulle part à l'heure.

— Pardon... Tu as déjà déjeuné?

Je l'entends grogner.

— Nan... Mais j'ai bu trois mojitos.

— Trois?

Pour mieux me convaincre, elle fait un bruit de tous les diables en aspirant dans une paille.

— Si tu n'arrives pas illico, j'en commande un quatrième et ce sera ta faute si je finis au commissariat pour ébriété sur la voie publique.

Fleur Delattre, c'est une boule d'énergie de trente-trois ans, un corps sublime, une tête bien faite, et une descente que je n'aimerais pas monter à vélo. Il n'y a aucune raison pour que je ne la prenne pas au sérieux.

Je me lève et attrape sac à main et manteau.

— Je suis partie!

Mon regard survole le corps. Je délaisse la jupe retroussée qui laisse apparaître le liseré d'un bas fumé, ignore le chemisier blanc maculé de cambouis. Je fais abstraction de l'autre bas, serré autour du cou de la victime, et de son visage bleui. Elle ne porte pas d'alliance. Je m'arrête sur sa boucle d'oreille : un anneau de petite taille – de l'or blanc à première vue – dans lequel sont insérés des diamants. Ce bijou vaut au moins un mois de mon salaire.

Ma respiration ralentit tandis qu'autour de moi, l'agitation se transforme en murmure, les crissements des pneus dans les étages supérieurs s'estompent et les silhouettes des techniciens se floutent. Je sens la présence bienveillante de Bernardine Pompuis dans mon dos. Mon adjointe empêche les collègues d'entrer dans mon champ de vision.

Je les devine qui piaffent d'impatience, j'entends les commentaires sarcastiques à mon sujet, et les ricanements à peine retenus, mais je m'en fous. Pour quelques instants encore, il n'y a plus qu'elle et moi, Marianne Boifford. Orthodontiste de quarante-deux ans dont le corps gît dans ce parking souterrain, coincé entre un crossover Mercedes et un mur poisseux d'urine.

Les yeux me brûlent à force de fixer sa boucle d'oreille, mais la scène de crime commence à s'animer et à me livrer ses premiers secrets : victime friquée – je mettrais ma main à couper que la bagnole de luxe à côté est la sienne –, mais ce n'est pas son argent qui intéressait l'agresseur. Son sac à main griffé se trouve deux mètres plus loin, et les collègues qui sont intervenus en premier m'ont déjà informé qu'il contenait encore ses cartes de crédit et cinq cents euros en liquide.

Marianne Boifford était une belle femme, au corps certainement entretenu par des séances de fitness dans des salles hors de prix, voire de coaching personnalisé. Alors si ce n'est pas pour son argent, pourquoi l'a-t-on agressée ? Crime sexuel ? Quelque chose cloche.

Ignorant les protestations des blouses blanches, je contourne le corps et m'accroupis près du sac.

J'enfile des gants et fouille ses affaires. J'aperçois un ticket que je lève vers le néon. Spectacle de Marcus Miller, au Nouveau-Siècle, l'avant-veille. Non loin, une carte magnétique ornée d'un discret logo achève de me convaincre. Je la saisis, me redresse et effectue trois pas vers la Mercedes. Léger dé clic, voyant lumineux, OK. Le crossover est bien celui de la victime.

J'imagine alors la scène avec une acuité effrayante. Avant-hier soir, Marianne Boifford revient du concert de Marcus Miller. Le ticket, amputé de son talon, indique qu'elle y a bien assisté. Enchantée par le spectacle, elle prend l'ascenseur qui la conduit au parking souterrain, et se dirige vers son véhicule.

Demain, c'est dimanche, son cabinet est fermé. Que va-t-elle faire de sa journée ? Une grasse matinée, puis un footing le long de la Deûle ? Et après ? Un lunch dans ce

nouveau restaurant éco-bio de Wazemmes dont ses patientes lui disent le plus grand bien ? Ensuite, elle se laisserait bien tenter par l'expo André Breton au musée d'art moderne.

Elle se réjouit de ce que son célibat lui permet de faire : tout ce qu'elle veut. Ses talons claquent dans le parking, tandis que les véhicules d'autres spectateurs quittent leur emplacement. Elle n'est plus qu'à quelques mètres de son SUV lorsqu'on l'interpelle. Lille est un grand village. Elle se retourne et se...

— Commandant Capelle, désolé pour le retard, j'ai fait aussi vite que possible !

Je cligne des paupières avant de reprendre pied dans la réalité. Je pivote et aperçois Bernardine, contrite. Les épaules levées, elle me fait comprendre qu'elle n'a pas eu le temps d'empêcher l'importun d'interrompre mes réflexions. Blasé, je lui fais signe que ce n'est rien. À ce stade, ce n'était plus de la reconstitution policière basée sur des faits objectifs, mais un scénario fantasmé qui s'apprêtait à prendre le dessus. De quoi donner du grain à moudre à mes nombreux détracteurs au sein du commissariat. Ceux qui me surnomment « l'Oracle de la PJ ». Et encore, ce n'est pas le plus désagréable des sobriquets dont on m'affuble...

Je toise Mathieu Moreau, le nouveau venu. Fidèle à ses habitudes, il semble tout droit sorti d'un magazine de mode pour jeunes mâles urbains. Barbe fournie taillée avec soin, cheveux rejetés en arrière en une vague artistiquement sculptée, costume-veston trois boutons près du corps, chaussures pointues italiennes. Son irruption a donné le feu vert aux collègues de l'Identité judiciaire qui se ruent sur la scène de crime comme un essaim de guêpes albinos.

Je ne cherche même pas à masquer un rictus d'agacement devant ses pompes rutilantes et son costard de milord. Ainsi affublé, espère-t-il vraiment pouvoir courir après un suspect en cas d'interpellation ? Je n'arrive pas à comprendre comment la divisionnaire ne l'a pas encore repris à ce sujet. Ou plutôt si, je ne comprends que trop bien...

— Lieutenant Moreau, ravi de vous compter enfin parmi nous. Je suppose que votre retard est dû à une pénurie dans votre stock de gel, qu'il a fallu combler de toute urgence ? Si vous voulez bien vous approcher, en faisant attention à ne pas salir vos escarpins.

Malgré l'obscurité du lieu, je le vois piquer un fard. Je ne sais si c'est de colère ou de honte, mais je m'en moque.

Se mordant les joues, Bernardine le dépasse en lui ébouriffant les cheveux au passage. Il bougonne tandis qu'ils me rejoignent auprès du corps. Je désigne mon adjoint aux techniciens.

— Messieurs, vous pouvez commencer. C'est l'OPJ Moreau qui supervisera l'opération.

Le dandy semble surpris par cette faveur. Désireux de se rattraper, il s'empresse de revêtir charlotte, masque, combinaison, gants et chaussons. Il prépare son dictaphone et me lance un timide « merci, commandant ».

Je ne lui réponds pas et entraîne Bernardine à l'écart. Sans se départir de son sourire éclatant, elle me glisse à voix basse :

— Tu es dur avec lui.

Je hausse les épaules.

— Pourquoi ? Le type arrive après tout le monde, sapé comme pour un défilé alors qu'on nous a appelés pour un homicide, et je lui confie malgré tout la direction des relevés. C'est au contraire une belle marque de confiance, non ?

— Allez, pas avec moi... On sait tous les deux que tu as fait ça parce que tu détestes te taper cette partie de la procédure.

Mon regard plonge dans les yeux de la belle Martiniquaise. Elle ne cille pas.

— Lieutenant Bernardine Pompuis, votre intelligence frise l'insubordination.

Mais elle a raison. Rien ne me gonfle davantage que tous ces relevés, ces prises de cotes, ces photos, ces enregistrements... Malheureusement, aux assises, un simple défaut dans le PV, la moindre virgule mal placée dans le rapport peut se transformer en brèche dans laquelle vont s'engouffrer des pénalistes avides de chercher la petite bête. C'est pourquoi les « constates » sont primordiales.

Ils vont photographier le corps sous tous les angles, recenser chaque détail, l'orientation des membres, leur distance par rapport au véhicule, au mur, au plafond, inventorier chaque mégot, chaque ticket de parking en boule, chaque chewing-gum mâché dans un périmètre toujours plus large, poser des cavaliers en plastique devant chaque objet échappé du sac de la victime, qu'ils vont ensuite shooter sous tous les angles. Le tout sous l'autorité de monsieur l'Officier de Police Judiciaire procédurier, le lieutenant Moreau. C'est peut-être un jeune coq, mais j'ai confiance en sa rigueur.

Je lui jette un coup d'œil et me retiens de sourire. Je le soupçonne de frétiller comme un pou dans son petit costume à se la jouer *Les Experts* à Roubaix-Tourcoing.

Bernardine suit mon regard et me demande à voix basse :

— Bon, qu'est-ce que tu as « vu », chef ?

Contrairement à la plupart de nos collègues, elle ne met aucune condescendance dans ce « vu ». Bernardine connaît

et respecte ma façon de procéder. Elle sait que mes certitudes ne sont pas celles d'un illuminé. Ce sont juste les conclusions de ma logique de flic devant une scène de crime.

Je me frotte les yeux.

— Si j'en crois le ticket de concert dans son sac et la présence de son véhicule, la victime a été interceptée avant-hier soir, avant de rejoindre sa voiture.

— « Interceptée » ? Tu ne veux pas plutôt dire « agressée » ?

— Peu crédible : d'une part, elle revenait d'un concert, en même temps que des dizaines d'autres personnes. Elle n'était donc pas seule dans ce parking. Si elle avait été agressée, ça aurait attiré l'attention. À tout hasard, demande à vérifier les bandes de vidéosurveillance, mais vu la vétusté des lieux, ça m'étonnerait que ça donne quelque chose...

Elle pianote à toute vitesse sur son smartphone, tandis que je poursuis :

— Le légiste confirmera à l'autopsie, mais je te fiche mon billet qu'il ne trouvera pas de traces de lutte antérieures au moment de la mort.

— Donc, selon toi, la victime connaissait son agresseur ?

— Ma main à couper. Elle s'apprête à reprendre sa voiture, mais tombe sur cette connaissance. Est-ce qu'ils vont boire un verre ? Ressortent pour fumer une cigarette ? Toujours est-il qu'elle ne reviendra plus dans ce parking. Sauf à l'état de cadavre. Le meurtrier la jette près de son véhicule après l'avoir séquestrée tout le dimanche et le lundi.

— Logique, acquiesce la belle Antillaise. Le corps a été découvert ce matin à 6 heures par un agent d'entretien. Si la victime avait été tuée sur place samedi soir, on l'aurait trouvée avant.

Je fais tourner mon téléphone entre mes doigts, l'excitation me gagne.

— Qu'est-ce qu'on sait de la situation familiale de la victime ? Célibataire, n'est-ce pas ?

Mon instinct me le souffle, je ne pense pas me tromper.

— Ouais. Divorcée, un enfant, pas de mec attiré. Ce qui expliquerait que personne n'ait signalé sa disparition hier. On va commencer l'enquête de voisinage et éplucher sa patientèle. Mais je sens bien le jeu sexuel qui a dérapé.

Je fronce les sourcils.

— Comment ça ?

Bernardine lève le poing et déplie ses longs doigts au fur et à mesure de son raisonnement.

— Primo, c'est une quadra friquée, bien foutue, célibataire. Si tu veux mon avis, le genre à profiter de la vie et de ses charmes tant qu'elle en a encore. Je te parie une bière que lorsqu'on décortiquera son ordi, on la trouvera inscrite sur Meetic ou Tinder.

Pas besoin de regarder à nouveau le corps, j'ai tout de suite noté ses jambes fines et son chemisier bien tendu. Trois chances sur quatre que le légiste indique la présence d'implants mammaires. Séduire comptait pour elle.

— Continue...

— Deuzio, ta théorie selon laquelle elle connaissait son agresseur et qu'elle l'aurait suivi de son plein gré. J'y adhère complètement. Si ça se trouve, c'est un de ses amants. Ils se croisent, discutent, vont boire un verre, et de fil en aiguille, il lui propose de passer chez lui, pour tirer le coup de l'amitié.

— Et... ?

— Et ça ne se passe pas comme prévu. Elle a été retrouvée étranglée avec un de ses bas. Ça ressemble à jeu sexuel

qui aurait dégénéré. Asphyxiophilie. Ils ont voulu se la jouer David Carradine, sauf qu'il lui serre un peu trop le kiki et n'arrive pas à la ranimer. Bref, que ce soit volontaire ou non, notre homicide a tout d'un crime sexuel.

Je ne dis rien. Les arguments de ma coéquipière coulent de source. C'est le bon sens incarné. Un crime isolé, donc. Et pourtant... Sur les derniers mois, j'ai vu passer deux dossiers d'homicides sur des femmes de l'âge de Marianne Boifford. Or, les statistiques ne mentent pas : Lille et ses environs, c'est en moyenne quinze homicides par an. On est loin des standards de Johannesburg, alors forcément, vu la proximité des cas, je tique.

Devant mon mutisme, elle cherche mon regard. Je n'esquive pas.

Tout au fond de ses pupilles, je vois s'allumer une petite flamme.

— Ah non !

Elle a baissé la voix, mais j'entends frémir son irritation.

— Chef ! Xavier... Sérieux, tu ne vas pas recommencer avec...

Elle regarde autour de nous, mais Moreau et les IJistes sont trop occupés à flasher et à effectuer leurs relevés. Bernardine me prend par le coude et m'entraîne un peu plus à l'écart. D'une voix qu'elle espère conciliante, elle reprend :

— Tu sais que de tout le commissariat, je suis sans doute celle qui respecte le plus ta façon d'enquêter et ton fameux... instinct, hein ?

J'acquiesce.

— Donc ne me reproche pas de te rentrer dans le lard, s'il te plaît, je n'ai pas l'intention de t'apprendre ton métier. Mais je te vois arriver avec tes gros sabots de

montagnard. Par pitié, prends ce cas pour ce qu'il est : un crime isolé, selon toute vraisemblance, à caractère sexuel. Attends au moins les...

Mon index s'écrase sur ses lèvres.

Elle grommelle et ravale ses protestations.

Je sors mon portefeuille et en extrais un billet de cinquante euros que je lui agite sous le nez. Elle fronce les sourcils.

Je déchire le billet en son milieu, remets une des deux parties dans mon portefeuille, puis glisse la deuxième dans la poche de son chemisier.

Bernardine fait des yeux tout ronds.

— Qu'est-ce que... ?

— Pompuis, je te parie cinquante euros que le rapport du légiste ne montrera aucune trace d'activité sexuelle, consentie ou non, juste avant sa mort. Si je me trompe, ma partie du billet rejoindra sa petite sœur contre ton sein d'ébène. Si j'ai raison, tu en seras quitte pour me payer une bière.

Elle soupire, vaincue.

— Xavier, fais attention... Tu sais que la commissaire t'a dans le collimateur. Elle ne te suivra pas sur ce coup-là.

Ouais...

Je regarde l'heure sur mon téléphone et fais un clin d'œil à Bernardine.

— Penses-tu, elle m'adore.

Et je la plante là. C'est le moment d'aller faire mon rapport à la divisionnaire Bérénice Leroy.

* * *

— Tu te fous de ma gueule, Xavier ! Tu le fais exprès ou quoi ?

Ses accès de colère m'excitent. Je m'adosse contre la porte, les pouces fichés dans les poches de mon jean, une jambe pliée. Ma désinvolture ne fait qu'attiser sa fureur, aussi incendiaire que le roux de ses cheveux. Mais je crois que c'est mon petit sourire en coin qui l'a fait dégoupiller. En d'autres circonstances, il l'aurait fait craquer. Mais Bérénice ne supporte pas l'ironie.

— Tu devrais crier moins fort, Béré, on t'entend à l'autre bout du couloir.

Ma pique a l'effet escompté. Elle se reprend aussitôt, attrape le coupe-papier en argent ouvragé qui trône sur son bureau, le fait tourner entre ses doigts, puis assène d'une voix glaciale :

— Il n'y a pas de « Béré », ici. « Bérénice », à l'extrême limite, et encore, pour les intimes. Pour toi, ce sera donc « commissaire Leroy ».

Touché.

Elle poursuit, inflexible :

— Capelle, il est hors de question que je valide tes élucubrations. Bravo si tu arrives à convaincre le proc de te suivre dans tes délires, mais ne compte pas sur mon soutien. En ce qui me concerne, et à moins que de nouveaux éléments tangibles n'apparaissent, le meurtre de Marianne Boifford est un acte isolé, qu'il convient de traiter comme tel. Nous sommes d'accord ?

Je serre les mâchoires et encaisse en silence. Savoir faire la part des choses. Respecter ma hiérarchie, même si je meurs d'envie de lui coller une muselière.

Devant mon mutisme, elle poursuit :

— J'ajoute, Capelle, que si me revient aux oreilles une quelconque tentative de ta part de relier ce crime à d'autres meurtres sans que rien le justifie, je prendrai cette initiative

comme une désobéissance à mes ordres, et te retirerai tout de suite l'enquête. Suis-je bien claire ?

Je ne l'écoute plus. Des images m'arrivent en rafales : un campement de réfugiés à la frontière irakienne ; un baobab sous le soleil aveuglant du Sénégal ; un bar interlope dans un quartier *underground* de Berlin... Bon Dieu, tout plutôt que de moisir ici, à me battre avec les procédures.

Et si je partais, là, demain, sans prévenir ? Je passe par la banque, j'entre dans une agence de voyages et prends un billet pour le premier pays qu'on me propose. Je l'ai déjà fait par le passé. Et je sais que je le referai un jour. Alors pourquoi pas ce soir ? Qu'est-ce qui me retient ? Mon fils ? Au point où nous en sommes de notre relation, est-ce qu'Antoine se rendrait compte de mon absence ? En souffre-t-il seulement ? Je n'en sais foutre rien. On ne se parle pas.

Mais une autre image s'impose : la boucle d'oreille aux diamants incrustés, et le visage congestionné de Marianne Boifford. Je vais partir, mais d'abord, je vais coffrer celui qui a commis ces crimes.

Oui, je persiste à dire *ces* crimes, car au fond de moi, je sais. Quoi qu'en disent mes collègues, quoi qu'en dise Leroy. Je sais. Je ne me trompe pas.

Je dévisage la commissaire divisionnaire pendant qu'elle poursuit son sermon.

— Y en a marre, Capelle, c'est toujours le même cirque avec toi. Tu t'obstines, tu...

Bérénice Leroy... Un prénom délicieusement français, un nom de famille on ne peut plus local, et pourtant, ce physique atypique, inclassable. Une nuit, elle m'avait confié ses origines : fille de parents marocain et vietnamien, adoptée par une riche famille d'industriels roubaisiens. Une

carte d'identité improbable, pour un mélange explosif et *caliente*. Je ne sais pas si des images la hantent quand elle tente d'instaurer entre nous une barrière professionnelle, mais moi, même au plus fort de nos tensions hiérarchiques, je n'arrive pas à oublier ses petits seins.

— Bérénice, je peux te poser une question ?

Je l'ai interrompue en plein monologue. Elle manque s'étrangler en entendant son prénom.

— Tu fais tout ça pour te venger, c'est ça ?

Ses yeux légèrement bridés se plissent davantage. Sa voix se fait tranchante :

— Xavier, un seul conseil : ne t'engage pas sur ce terrain.

J'entends son avertissement, mais c'est plus fort que moi, il faut que ça sorte. Je bous.

— Au contraire, allons-y gaiement ! D'abord tu me fous Moreau dans les pattes. Ce lèche-bottes qui se croit dans une série télé et qui doit te faire son petit rapport tous les soirs, que tu saches bien à quel point je reste ou non dans les clous ! Et comme si ça ne suffisait pas, tu refuses de me suivre sur cette enquête alors que tu sais très bien que j'ai raison. Bon sang, Bérénice, trois femmes tuées sur la métropole en moins de deux mois, aucun coupable, et tu t'obstines à ne pas envisager un lien entre les meurtres ? Si ce n'est pas de la vengeance, c'est quoi, alors ? Qu'est-ce que je dois faire pour que tu m'écoutes ? Tu veux que je m'excuse encore ? Qu'on remette le couvert ?

Malgré ma colère, j'ai conscience d'y aller fort, et même à moi, mes propos me paraissent odieux. Pourtant, notre histoire est tellement chaotique, que je ne peux pas faire dans la demi-mesure si je veux avoir une chance de capter son attention. Il faut que j'appuie où ça fait mal. Alors j'y vais à fond et me comporte comme le dernier des cons.

Objectif atteint : j'ai à peine le temps de pencher la tête, son coupe-papier me passe à quelques centimètres de l'oreille.

Elle me pousse, vérifie que personne ne traîne dans les couloirs et claque la porte.

Je la toise du haut de mon presque deux mètres. Elle ne m'arrive qu'à la poitrine, ce qui ne l'empêche pas de m'empoigner par le col de mon blouson pour me cracher :

— Espèce de connard prétentieux ! Tu crois vraiment que j'en ai encore quelque chose à foutre de ta gueule ? Mais ouvre les yeux, Capelle ! Il fallait compenser le départ à la retraite du commandant Louis, tu le sais aussi bien que moi ! Maintenant, si ta parano légendaire te donne l'impression que j'ai mis exprès Moreau dans ton groupe pour te flicker, c'est que tu n'as pas la conscience très nette. Et tu as bien raison, parce que si je n'étais pas là, tu aurais déjà été mis à pied. Je passe mon temps à couvrir tes écarts. Ça fait longtemps que l'IGPN t'a en ligne de mire, et sans moi, ils t'auraient déjà aligné depuis longtemps ! Alors ton fameux instinct, tu te le gardes ! Je te rappelle que l'un des meurtres que tu évoques ne dépend pas de notre secteur et que les collègues sont déjà sur le coup. Alors tant que le juge n'aura pas donné d'instructions en ce sens, tu enquêtes en priorité sur Marianne Boifford, sans chercher à la relier à tout prix aux autres, c'est clair ?

Long moment de silence durant lequel personne ne baisse le regard. Je finis par arborer un sourire forcé et réponds d'une voix mielleuse :

— C'est entendu, commissaire. À vos ordres, commissaire.

Elle me lâche et retourne s'asseoir en fulminant.

Je ramasse le coupe-papier et ajoute, obséquieux :
— Attention, commissaire, vous risquez d'abîmer vos bibelots, ce serait dommage.

Après l'avoir tordu, je le claque sur son sous-main et quitte le bureau sans attendre sa réaction.

— Tu as pris suffisamment de vêtements ?

Je baisse les yeux sur le sac à dos qu'Hugo a posé dans l'entrée, il ne me paraît pas bien gros pour deux semaines d'absence.

— J'ai tout en double chez papa, me rappelle-t-il à juste titre.

De l'avantage des enfants de parents divorcés... Arnaud et moi avons la garde partagée depuis qu'Hugo a sept ans. Un bon moyen pour notre fils de profiter de nous deux sans se sentir tiraillé, et pour moi d'avoir du temps libre. Il change de maison toutes les deux semaines.

— Tu te rappelles que vous allez chez les parents de Claire, ce week-end ?

Hugo hausse les épaules.

— Ouais... mais j'espère qu'il va encore m'apprendre à conduire !

Je manque m'étouffer.

— T'apprendre à conduire ?

— Oui ! La dernière fois, papa m'a montré comment on démarre. J'ai même passé la première et fait quelques

mètres sur le parking de son immeuble ! ajoute-t-il avec un sourire banane.

Je suis atterrée. Ce n'est pas le moment de faire un scandale, mais je compte bien dire deux mots à son père.

— Hé, arrête de manger mes gâteaux ! lance Hugo à l'attention de Fleur en lui arrachant le Tupperware qu'elle tient dans les mains. C'est pour moi que Mei-Lin les a préparés, pas pour toi.

— Mais ch'est tellement bon ! se justifie-t-elle, la bouche pleine. Aliche, ta checrétaire est vraiment une perle, tu chais cha ?

Mei-Lin confectionne des pâtisseries pour Hugo chaque fois qu'il part chez son père. Elle craint qu'il soit mal nourri. Mais c'est tout le contraire, en vérité. Arnaud et sa compagne cuisinent plus sainement que je ne le ferai jamais. Des graines de soja par-ci, du lait végétal par-là, de bons petits plats faits maison... Mon fils grogne quand il rentre et que je lui ai préparé une pizza... enfin, que je l'ai sortie du congélateur, ou fait livrer. Au mieux.

— 'man, tu n'oublieras pas de m'inscrire au tournoi de hand ? Tu te souviens, il faut donner un chèque au club avant...

— La semaine prochaine, je sais, soupiré-je. Si tu ne m'en parles pas deux fois par jour, tu ne m'en parles jamais. J'ai prévu d'y aller lundi matin.

— Tu es peut-être une excellente psy, mais tu as une mémoire de poisson rouge, me rappelle-t-il.

Je lui souris. Il a totalement raison.

— D'ailleurs, n'oublie pas de nourrir Bubulle.

Le voile de Chine... Ça, c'est moins sûr. Les poissons ont le défaut de leur principale qualité : ils sont silencieux. Beaucoup trop silencieux. On en est déjà à trois Bubulle.

Mais des Bubulle déguisés en Bubulle, parce que mon fils, ces trois dernières années, ne s'est jamais rendu compte que les précédents étaient passés de vie à trépas. Les animaux domestiques ne sont déjà pas mon fort, mais si en plus ils ne donnent pas d'affection, je les oublie ! L'animalerie m'a sauvé la mise à deux reprises. Maintenant qu'Hugo est plus grand, je doute m'en sortir aussi bien si ça se reproduit.

— Promis, je n'oublierai pas...

Je suis bonne pour programmer des alertes sur mon téléphone.

— À part tourner dans son aquarium, ça sert à quoi, un poisson rouge ? le provoque Fleur en s'inspectant les dents dans un miroir de poche.

— Ça sert à rendre plus intelligents les gens bêtes. Si tu veux, j'ai une encyclopédie sur les carpes. Je te la prête ?

Hugo et sa répartie... Mon fils a toujours été spécial, intéressé par des trucs que la plupart des gamins rejettent. Quand il avait six ans, il se passionnait pour les araignées de mer. À neuf, pour les capsules de canettes de bière. Aujourd'hui, ce sont les chiens. Demain, je ne serais pas surprise qu'il s'intéresse à la forme des clous gaulois.

Fleur bondit sur lui et l'attire avec elle sur le canapé.

— Alors, comme ça, je suis bête, hein ? fait-elle mine de s'offusquer en le chatouillant.

Hugo proteste et se débat comme un diable.

Peine perdue, il n'est pas très grand et pas bien épais pour son âge. C'est même sa plus grande difficulté d'adolescent. Il a treize ans, on lui en donne trois de moins. Pas facile au collège d'être le plus petit et le plus chétif. Son père atteint le mètre quatre-vingt-cinq, c'est pourquoi Hugo garde bon espoir de ne pas tenir de moi et de me manger un jour la soupe sur la tête.

— Lâche-moi ! Lâche-moi ! hurle-t-il à Fleur.

Elle s'exécute, échevelée et fière d'elle.

La relation qu'ils entretiennent est tout à fait étonnante. Fleur connaît Hugo depuis qu'il a trois ans. Il l'a toujours vue traîner ses guêtres par ici. Elle ne manque jamais une occasion de lui faire plaisir ET de le rendre dingue, si bien que mon fils l'aime autant qu'il la déteste.

— Je ne suis plus un gamin ! se rebiffe-t-il en se réfugiant vers la fenêtre. Faut que t'arrêtes de me chatouiller comme ça.

Elle s'adosse contre le canapé et croise les bras sur sa poitrine.

— Il n'y a pas d'âge pour les chatouilles, mon petit gars. Tu n'as qu'à me les rendre.

Hugo hausse un sourcil d'un air condescendant. Son père lui a appris cette mimique, du coup, il nous la sort à toutes les sauces.

— Ah non ! J'aurais trop peur de te toucher les seins.

Si je suis sidérée, Fleur en reste bouche bée et arrondit ses yeux tout bleus, mouchée.

— Papa est là ! crie Hugo en se ruant vers la porte d'entrée. J'y vais, à dans deux semaines !

Jouer les tornades quand on s'est aventuré sur un sujet épineux, voilà qui est malin.

— Hé, pas si vite ! Je n'ai pas eu mon bisou.

Je le retiens par l'épaule et lui plante une bise sur la joue.

— Suis plus un gosse, grogne-t-il encore.

— Tu le seras toujours ! Et couvre-toi en sortant, on n'est toujours qu'en mars.

Il laisse échapper un « pff », s'empare de son sac à dos et ouvre la porte sur Arnaud qui vient juste d'arriver sur le palier.

— Salut, 'pa! Je t'attends en bas!

Arnaud se décale pour le laisser passer et le suit du regard pendant qu'il dévale dans l'escalier.

— Eh ben, il a l'air en forme.

— On doit ça aux chatouilles de Fleur... Entre, je t'en prie.

— Juste cinq minutes, je suis super mal garé.

Le désavantage de vivre dans le centre-ville se paie par la location d'un garage. Mais j'ai un rez-de-jardin sans vis-à-vis.

Arnaud s'exécute de cette démarche nonchalante qui m'avait séduite lorsque nous étions à la fac. Enfin... disons qu'elle m'avait séduite sous le coup de l'alcool. Avec ses éternels cheveux sur les épaules, blonds rassemblés en catogan, son look baba cool et sa barbe trop longue et clairsemée, Arnaud n'a jamais été mon type d'homme, même quand il était plus jeune. Mais nous nous entendons très bien, lui et moi. Il est fiable, sa compagne est charmante, et le bonheur d'Hugo est assuré.

— Salut, Fleur, dit-il en la voyant s'approcher.

Ils se claquent la bise. Leur différence de taille est toujours aussi amusante. Fleur est à peine plus grande que Mei-Lin. Elle est obligée de se mettre sur la pointe des pieds, et Arnaud de se plier en deux. Et ce que je remarque, c'est qu'elle ne manque jamais de lui glisser une main derrière l'épaule pour, je la cite, « ne pas perdre l'équilibre ». Fleur a toujours trouvé Arnaud à son goût et regrette qu'il soit casé avec une archéologue de vingt-sept ans, aussi mignonne que passionnante. Pour ma part, j'ai toujours pensé que Claire et lui étaient faits l'un pour l'autre. Il est prof d'histoire en fac, ils se sont rencontrés lors d'un

séminaire il y a cinq ans, autant dire que les dîners en leur compagnie ne sont pas des moins... culturels.

— Des recommandations particulières ? me demande-t-il pendant que Fleur s'éclipse dans la cuisine.

— Oui. Interdiction de lui apprendre à conduire, même sur un parking.

— Ah ! Il a fini par te révéler notre petit secret. C'est pas bien méchant, juste quelques mètres, avoue-t-il en sourire.

— Ce n'est pas la question ! Il n'a que treize ans. Promets-moi que tu ne le referas pas.

— Croix de bois, croix de fer, m'assure-t-il en souriant. Bon, au cas où, je te rappelle qu'on n'est pas là ce week-end. On part chez les parents de Claire, le réseau est inexistant.

Je pousse un profond soupir.

— Tu vas être surpris, Arnaud, mais je n'ai pas oublié. Contrairement à ce que toi et ton fils pensez, je n'oublie pas toujours tout.

Il se gratte la tête, gêné.

— Pardonne-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Au contraire, c'était exactement ce qu'il voulait dire. Je lui souris et lui tapote l'épaule.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi, je me rendrai disponible. Dis à Hugo que je l'appellerai lundi pour lui confirmer que je l'ai bien inscrit au hand. Et pas de conduite accompagnée !

Il lève la main droite, m'embrasse sur la joue, et file rejoindre Hugo.

— *Libérée, délivrée !* se met à chanter Fleur en revenant de la cuisine avec deux verres de vin. Les soirées fiesta ont commencé, ma chérie !

Elle a raison !

J'aime mon fils, du fond du cœur, mais quand il est chez son père, ce sont toutes les obligations inhérentes aux devoirs, aux repas à préparer et aux navettes pour l'emmener à ses activités qui partent avec lui. Oui, pendant quinze jours, je bosse, et le soir, je me la coule douce.

Je prends le verre que Fleur me tend, trinque avec elle, puis nous allons nous installer dans le canapé.

— Dis... Ton fils me mate vraiment les loches ?

— Il faut croire que oui.

Elle fronce les sourcils.

— Depuis quand n'est-il plus le petit garçon blond à sa maman, au juste ?

— De toute évidence, depuis que je suis obligée de changer ses draps régulièrement.

Elle met une bonne poignée de secondes avant de comprendre et de se statufier.

— Mais... il est précoce, non ?

— Il n'est pas bien grand et épais, mais il aura quatorze ans dans six mois. Tout est normal, crois-moi.

— Et sa mère peut l'attester parce qu'elle est sexologue... Le pauvre. Je sens que son intimité va être mise à mal.

— Je n'ai pas l'intention de théoriser ce genre de chose avec lui, tu sais. Pour le moment, je me contente de laver son linge comme si je n'avais rien vu.

Elle balaie l'air de la main comme pour effacer les images qu'elle a devant les yeux.

— Oui, ben pendant que ton fils se pignolera chez son père, à nous la soirée au *Pacha-Pacha* ! J'ai réservé une table pour 20 heures, on a encore une heure et demie devant nous pour vider la bouteille et nous préparer !

Et quand elle parle de vider la bouteille, elle est plus que sérieuse.

À l'heure dite, nous sommes installées au fond de la salle, à notre table préférée, entre la piste de danse et le patio qui nous permet de prendre l'air à n'importe quel moment. Un verre de champagne est posé devant nous. On est jeudi soir, mais l'établissement est bondé.

Le *Pacha-Pacha* est un mix entre le bar à tapas et la boîte de nuit. Des tables pour dîner, des sofas, des poufs, des banquettes, un lounge un peu plus au calme. Les gens y viennent entre amis et laissent derrière eux leurs longues journées de travail. J'aime cet endroit, tout le monde y est joyeux. Personne ne vient ici pour rester dans son coin, on y fait des rencontres sympa, on partage des verres, on discute. On casse l'individualisme, et on se rend compte qu'au final, c'est chouette de tous faire partie de la même planète.

Avec Fleur, nous nous y rendons au moins une fois par mois, après le départ d'Hugo chez son père. Je mange, je bois, et danse jusqu'au bout de la nuit sans me soucier du réveil le lendemain. À l'aube, épuisée, j'échoue en étoile dans mon lit.

— Les loups sont de sortie, fait remarquer Fleur en regardant autour de nous.

Puis d'un air mutin :

— Tu sais ce que ça veut dire ?

Je bats des cils en toute innocence.

— Qu'on va enfin pouvoir danser la salsa autrement que toutes les deux ?

Elle éclate de rire.

— Mais oui, mais oui... Tu diras ça au type au bar, à gauche. J'ai comme l'impression qu'il ne vient pas que

pour danser la rumba. Ton décolleté semble l'intéresser au plus haut point.

Je le repère en un coup d'œil. Une trentaine d'années, mignon, en costard, cravate posée sur le comptoir, et chemise ouverte de deux boutons. Il sirote un whisky-Coca.

— Je parie qu'il est commercial... Alice, ma vieille, ce soir c'est ton soir, il n'attend que ça !

Je secoue la tête.

— Ne crache pas dans la soupe, il n'a rien à voir avec le vieux pervers à lunettes qui s'astiquait sous la table en te regardant, le mois dernier.

Pour un peu, j'en lèverais les yeux au ciel. D'après elle, ce prédateur d'âge mûr aurait passé la soirée à me regarder comme s'il allait jouer les Cro-Magnon en me jetant sur son épaule pour m'emmener dans sa tanière. Elle m'en a fait tout un fromage, a prévenu la sécurité, puis a commandé un taxi pour nous deux, histoire que je ne rentre pas seule, alors que nous habitons à l'opposé l'une de l'autre. Sauf que moi, ce type, je n'en ai jamais vu la couleur.

— Allez ! insiste-t-elle. T'as pas encore passé l'âge et celui-ci est beau gosse ! Il va te manger dans la main et même sûrement ailleurs.

Je suis amusée.

— Ma chère et tendre Fleur, je ne suis pas venue pour ça.

— Ce que t'es rabat-joie ! T'as pas envie de t'envoyer en l'air ?

— Eh non !

— Pff ! J'ai presque pitié de ce pauvre homme.

Ben voyons !

— Pitié ?

— Ta tenue incendierait un macchabée !

Je me retiens de rire et baisse les yeux sur ma robe.

J'ai toujours eu une poitrine généreuse. Elle avait même tendance à me complexer à une époque, je me débrouillais toujours pour la cacher sous de larges pulls. Mais depuis la naissance d'Hugo, je suis bien moins frileuse sur le sujet, sans compter qu'avec l'âge, je n'ai plus aucun scrupule à la mettre en valeur. Bref, ce soir, je porte une robe longue, noire et sexy.

Et Fleur qui rajoute :

— À quoi ça sert d'avoir un corps comme le tien s'il n'exulte pas ?

Je la gratifie d'un clin d'œil.

— À porter des Jimmy Chow ?

Fleur penche la tête sur mes escarpins. Ils m'allongent de dix bons centimètres, m'ont coûté une fortune, mais sont diablement confortables pour danser !

— Ils te donnent des jambes de déesse. Pour ce que ça sert.

Mais c'est qu'elle est grognon pour de vrai !

Tout ceci la dépasse. Fleur est une femme indépendante et libérée. La semaine, elle photographie des mannequins pour les magazines, le week-end, elle sort, se divertit, et se prouve qu'il est inutile de mesurer un mètre quatre-vingts, d'être blonde et de peser soixante kilos pour séduire. Pas d'attaches, peu d'obligations, elle est toujours par monts et par vaux, s'essaie aux sports extrêmes, provoque des rencontres insensées. Elle n'a peur de rien, s'amuse, ne se prive d'aucun plaisir, alors elle ne comprend pas que je ne puisse pas en faire autant.

Elle boit une gorgée de champagne et m'observe en prenant un air dramatique.

— Tu devrais profiter de la vie, Alice, pas t’infliger des résolutions à la con.

Comme je ne réponds plus rien, elle soupire et abdique.

— Fais comme tu veux, mais si je peux te donner mon avis, c’est un beau gâchis.

De mon point de vue, c’est tout l’inverse.

Toutes ces années, dans mon rôle de mère célibataire, comme Fleur, j’ai privilégié les aventures d’un soir. Elles sont dépayssantes, peu contraignantes, discrètes et sans engagement. Et puis il y a trois mois, j’ai réalisé que je venais d’avoir trente-cinq ans, et que cette vacuité amoureuse qui m’a séduite pendant si longtemps ne faisait que m’éloigner de ce que je désirais vraiment : partager, construire, avoir de nouveau confiance en quelqu’un.

Arnaud n’est pas la raison pour laquelle j’ai préféré voyager d’un lit à l’autre plutôt que de bâtir une vraie relation avec un homme. Nous n’étions pas faits l’un pour l’autre, nous n’avons même jamais pensé entreprendre quoi que ce soit, encore moins après avoir su que j’étais enceinte. Il nous restait chacun deux ans d’études, nous avons pris nos responsabilités à tout juste vingt et un ans. Ça a été compliqué pour tous les deux, nous vivions chacun chez nos parents lorsque Hugo est né. Mais personne ne nous a jugés, au contraire, on nous a aidés. Nous avons eu beaucoup de chance d’avoir des familles compréhensives et investies dans la vie de notre fils. Mon problème avec les hommes n’est donc pas du fait d’Arnaud. Ça remonte à un peu plus loin.

J’avais dix-neuf ans, j’étais amoureuse, et j’ai eu le cœur suffisamment brisé pour ne plus vouloir prendre de risques pendant près de seize ans. Les séances de thérapie suivies chez un confrère ont fini par remettre les choses en place,

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EUCN000729.N001
Dépôt légal : mars 2018